Montesquieu

DIALOGUE
DE XANTIPPE
ET DE XÉNOCRATE

Lorsque je quittai l'Afrique, je m'embarquai sur le vaisseau que les Carthaginois avoient donné à Xantippe pour retourner dans la Grèce, et je fus ravi de me trouver avec un homme dont la vertu étoit respectée par tout l'Univers.

Xantippe étoit modeste; il étoit vêtu très simplement, et, dans le navire où nous étions, on eût eu d'abord de la peine à discerner qui de nous avoit détruit les armées des Romains et rendu à Carthage la liberté et l'empire. Il étoit affable, sans descendre à une familiarité indécente, et le respect qu'on avoit pour lui n'étoit point de la nature de celui que l'on porte aux grands, qui est moins l'effet de l'amour et de l'admiration que de la timidité et de la crainte.

Je gardai longtemps le silence; mais, enfin, je le rompis : « Xantippe, lui dis-je, il est permis à un homme libre de parler à un Grec. Les Dieux ne vous ont pas fait vertueux pour vous seul. De qui pourrai-je apprendre à devenir meilleur, si ce n'est d'un homme tel que vous? »

Nous commençâmes à nous entretenir. Jamais discours n'ont fait plus d'impression sur moi que les siens. Je sentois mon cœur s'échauffer; la vertu me paraissoit plus belle; toujours attentif et toujours ému, il me sembloit qu'un Dieu me parlât et se communiquât à moi.

Un jour que nous discourions des grandes choses qu'il avoit faites en Afrique : « J'ai exécuté, me dit-il, ce que tout Lacédémonien auroit tenté comme moi, ce que nos vieillards nous ont enseigné, et ce que nous enseignerons aux autres. J'ai arrêté les entreprises d'un ennemi qui demandoit encore quelque chose après la gloire, et qui vouloit être injuste parce qu'il étoit heureux. Je ne pouvois comprendre que les Romains

ne voulussent pas pardonner à Carthage, comme nous avons pardonné à Athènes, et qu'ils ne sentissent pas que les peuples vaincus ne sont plus des ennemis. »

« Jamais, lui dis-je, on ne vit un changement si prompt. Vous meniez une vie privée à Carthage; vous vîtes ses citoyens découragés par le nombre de leurs défaites; vous leur rendîtes l'espérance; vous prîtes le commandement et fîtes des choses qu'on n'avoit point vues avant vous. »

« Xénocrate, me dit-il, je ne fis que mon devoir. »

« Le devoir, lui dis-je, ne vous lioit point aux Carthaginois. »

« Il me lie, me répondit-il, à tous les humains. Chaque Lacédémonien n'est-il pas né protecteur de la liberté commune? Et c'est la première chose que Lycurgue nous ait apprise. S'il n'avoit pensé qu'à sa ville, je ne crois point qu'il l'eût soumise à une discipline si sévère; mais il a voulu former des hommes extraordinaires, qui veillassent sur les intérêts de tous les humains. J'ai vu les Carthaginois prêts à tomber sous un joug étranger. « Carthage, ai-je dit, a dans ses murs un Lacédémonien : « elle ne doit point être sujette. Puisse Lacédémone « apprendre avec plaisir que les citoyens qu'elle a « dégradés ont toujours conservé la noble ambition « de se rendre dignes d'elle, et que, si je n'ai pu travailler « pour son bonheur, j'ai, du moins, travaillé pour sa « gloire ! »

« Il y a, lui dis-je, une chose qui surprendra tout le monde : c'est que vous n'avez point trouvé un asile dans une ville dont vous êtes le libérateur. »

« C'est parce que je l'ai sauvée que je la quitte aujourd'hui. On ne sauroit guère être libre et avoir à tous les instants son libérateur devant ses yeux. Est-il juste qu'un seul homme gêne un peuple immense? Je laisse à Carthage des lois pour lesquelles j'ai combattu, et ne veux point, par une présence importune, diminuer le présent que je lui ai fait. »

« J'avoue, lui dis-je, que, si vous aviez gardé le commandement des armées, vous auriez pu vous rendre suspect. Mais vous le quittâtes d'abord et allâtes vous confondre dans la foule des citoyens. »

« J'étois, me dit-il, connu des soldats, et j'en étois aimé[1]. O Dieux! qu'un Lacédémonien doit rougir

d'être un tyran, lui devant qui tous les peuples doivent être libres. Que diroient mes ennemis, ou plutôt que diroit ma famille, si l'on savoit que je me suis permis à Carthage ce dont j'ai été accusé à Lacédémone? Non! Xénocrate, je dois quelque jour rendre compte à ma patrie de mon exil même, et lui faire voir comment j'ai usé de ses punitions et de sa colère. Que les exilés d'Athènes aillent soulever contre elle les Grecs et les Barbares; qu'ils viennent les armes à la main : ils lui redemandent des droits qu'on ne peut mériter que par ses larmes[2] ! Je plains une mère qui a des enfants si cruels, et qui, ne les ayant vus soumis que dans cet âge tendre fait pour craindre tout, a obtenu quelque chose de leur foiblesse et rien de leur amour. Pour moi, Xénocrate, je n'ai jamais cessé un moment d'être citoyen de Sparte. J'ai été dans les pays étrangers tel que j'aurois été dans ses murailles : toujours enfant de Lycurgue, c'est-à-dire ennemi de la tyrannie. Je fuis de tous les lieux où je pourrois en être soupçonné. »

« Xantippe, lui répondis-je, je connois toute la grandeur de votre âme; mais il n'y a pas un seul Grec qui ne soit indigné pour vous de l'ingratitude des Carthaginois. Est-il possible qu'après avoir tant reçu[3], ils ne vous aient pas accordé un seul honneur, ni un seul bienfait? »

« Et quel bien, grands Dieux! répondit-il, un peuple barbare pourroit-il faire à un Lacédémonien? Est-ce de l'argent ou de l'or? De l'or, dont les enfants de Sparte ne sont pas éblouis? De l'or, dont, chez nous, les femmes publiques rougiroient de se parer? De l'or, qui n'est pas même envié par nos esclaves? Lycurgue en a proscrit l'usage. Nos pères, qui prirent ses lois, le quittèrent sans regret, et nous nous en passons sans vertu. »

« Xantippe, lui dis-je, vos réponses m'humilieroient si elles ne portoient point dans mon cœur une vive ardeur de vous imiter; mais, comme je ne suis qu'un homme, permettez que ma tendresse pour vous parle encore un moment. Vous êtes exilé de Lacédémone. Vous quittez Carthage. Où irez-vous? »

« Xénocrate, me dit-il, depuis le jour où je vis Sparte la dernière fois, tous les lieux sont pour moi les mêmes. Lacédémone, en nous rayant du nombre de ses citoyens,

nous laisse ce qu'elle nous donnoit : la vertu. Laissons pleurer les exilés de Crotone[4] et de Sybaris ! Ils perdent tout, privés d'une patrie qui seule peut souffrir leur mollesse, et qui leur refuse les voluptés qu'elle leur avoit promises. Pour moi, je n'ai perdu que ce que je puis avoir dans tous les pays. »

« Xantippe, lui dis-je, vous autres héros vous dédommagez de tout par l'idée de l'admiration où vous jetez l'Univers. Le souvenir des grandes actions que l'on a faites adoucit bien des amertumes; les victoires sont des compagnes qui consolent toujours. On a bien tort de plaindre des hommes qui, après leur chute, se trouvent encore si fort au-dessus des autres, et que l'on appelle malheureux pendant qu'ils sont couverts de gloire. »

« Xénocrate, me répondit-il, je ne connois point cette espèce de bonheur qui ne se rapporte qu'à celui qui en jouit. La gloire nous sépare du reste des hommes; mais la vertu nous y réunit, et, par là, elle fait notre vrai bonheur. Nos lois, qui gênent toutes les passions, contraignent surtout celles des héros. L'honneur n'est point parmi nous un être chimérique, inventé pour servir aux plus grandes erreurs des humains, qui s'obtient par hasard, se conserve sans dessein, se perd par un caprice, qui n'est presque jamais où il paroît être, et suit tantôt le crime et tantôt la vertu. L'exacte obéissance aux lois est l'honneur parmi nous. Sans cela la naissance, le génie, les talents, les actions d'éclat ne peuvent rendre un citoyen plus illustre qu'en le rendant plus infâme, et, si notre roi Agésilaüs[5], le jour de son retour d'Asie, n'étoit venu, dans un repas frugal, se confondre avec ses citoyens, le dernier Lacédémonien auroit rougi de ses victoires. Quant à moi, Xénocrate, ce n'est point de celles de mes actions qui ont fait le plus de bruit dans le monde dont je suis le plus jaloux. Je suis content de moi parce que je n'ai jamais eu que les richesses, que l'ambition, que les voluptés que Lycurgue m'a permises. Je suis content de moi parce que j'ai soutenu sans peine les préférences qu'on a données à mes rivaux; que j'ai toujours aimé les lois, lors même qu'elles m'ont porté un dommage présent, et que mes ennemis en ont le plus abusé; que j'ai tellement réglé ma conduite, que j'ai paru devant chaque

citoyen comme j'aurois paru devant mes magistrats; que si, avec tout cela, les Lacédémoniens m'ont exilé, je prie, tous les jours, les Dieux qu'ils n'en soient pas plus irrités que moi, et qu'ils fassent moins attention à quelques citoyens criminels qu'à la patrie, qui est innocente. Et, ce qui me rassure, c'est qu'une nation qui a des lois comme la nôtre, doit être agréable aux Dieux. »

Pendant que nous parlions, le vaisseau s'entr'ouvrit, et nous découvrîmes la fraude des Carthaginois. Xantippe resta un moment sans rien dire; puis il s'écria : « Pourquoi faut-il que je vive si ma vie est à charge aux deux plus grands peuples de l'Univers? Mourons! me dit-il, Xénocrate; la mort ne fait que nous approcher des Dieux. »

Mais les Dieux immortels ne permirent pas qu'un si grand crime fût achevé : nous étions près du rivage; une barque de pêcheur vint à nous; nous y entrâmes, et notre vaisseau s'engloutit.

P. 508 DIALOGUE DE XANTIPPE ET DE XÉNOCRATE

Date incertaine. Peut-être de la même époque que le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Publié dans les *Mélanges Inédits*, pp. 99-105.

1. Note interlinéaire de Montesquieu : « Passage trop brusque. »
2. *Idem :* « ôter *larmes* ».
3. *Idem :* « Je crois *reçu* trop bas. »
4. *Idem :* « Effacer *Crotone*. — *Lampsaque*. »
5. Agésilas.